

(Re)vivre



LUCIE BERTHELIN

Lucie Berthelin

(Re)vivre

© Lucie Berthelin, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0474-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

« Encore un matin. Un matin pour rien. »

La chanson de Jean-Jacques Goldman tourne en boucle dans ma tête tandis que mon réveil vibre en sourdine sur la table de chevet. Cinq heures quarante-cinq. Dehors, Ottawa dort encore sous un ciel d'octobre qui n'en finit pas de virer au gris. J'entrouvre les yeux – ce genre de réveil où on a l'impression que la nuit n'a servi à rien.

Je reste un instant immobile, les yeux fixés au plafond. Les traces d'humidité dans le coin gauche sont toujours là. Je les connais par cœur. Le week-end n'a pourtant rien eu d'exceptionnel – les courses, la maison, les enfants, un imprévu ou deux – mais je me sens vidée, comme si j'avais travaillé sans m'arrêter sans en avoir le souvenir.

Depuis quelque temps, une impression étrange m'accompagne : celle de fonctionner sans vraiment vivre. Ce n'est pas du malheur – pas vraiment. Plutôt une usure silencieuse qui s'est installée si progressivement qu'elle est devenue le fond sonore de ma vie. Par moments, je me surprends à imaginer d'autres chemins, d'autres matins différents, mais ces pensées disparaissent aussi vite qu'elles apparaissent, rattrapées par le bruit des enfants ou la liste de courses qui traîne sur le comptoir.

Je me redresse lentement. Mateo est blotti contre moi, un bras sur mon ventre, les cheveux collés sur le front. Il nous a rejoints pendant la nuit – c'est de plus en plus fréquent depuis son entrée à la garderie. Je prends quelques secondes pour l'observer : ses joues rondes, sa respiration régulière, ses petits poings fermés. Presque deux ans. Il grandit si vite que parfois j'ai l'impression de rater quelque chose, même quand je suis là.

Son entrée récente à la garderie a sans doute bousculé son rythme. Je me répète que c'est normal, que ça passera, mais je le sens fragile, en quête d'être rassuré. Malgré ma fatigue, un sourire me vient. Ici, au Canada, j'ai eu la chance de rester de longs mois avec lui après sa naissance – une parenthèse que je n'aurais pas connue en France, où l'on vous renvoie au bureau bien avant que vous soyez prête.

Je me lève avec précaution pour ne pas le réveiller. Mais à peine mon pied touche le sol qu’une petite voix endormie murmure :

— Maman...

Je ferme les yeux une seconde. La journée commence.

— Sérieusement... tu fais vraiment trop de bruit.

La voix de Miguel traverse la chambre, agacée. Je ne réponds pas. Avec le temps, j’ai appris qu’il valait mieux ne pas entrer dans ce genre d’échange dès le matin. Je prends Mateo dans mes bras et quitte la pièce sans un mot.

Dans la salle de bain, je m’accorde quelques secondes de silence, les yeux fermés, la tête inclinée vers l’avant. Ces petits moments sont devenus rares et précieux. Mateo me regarde depuis la serviette éponge où je l’ai posé, avec ses grands yeux noisette – les miens –, pendant que j’essaie de voler quelques instants à moi seule. L’intimité est un luxe quand on est parent de jeunes enfants.

Je me retourne vers le miroir. Mon reflet ne me surprend plus : un teint légèrement hâlé, vestige de l’été qui s’en va, des cheveux châtons clairs que j’attache presque systématiquement par gain de temps, des traits tirés que le manque de sommeil a fini par graver. Je les défais un instant, les laisse tomber sur mes épaules, les rattache aussitôt – par réflexe plutôt que par choix. Je n’ai pas le temps de me poser.

Mon regard glisse sur le reste. Mon corps a changé, comme il était naturel qu’il change. Deux grossesses, les années qui passent. Je ne m’y attarde pas trop – juste ce pincement discret, la nostalgie d’une époque où je me préparais sans y penser, sans compter les minutes. Aujourd’hui, tout va plus vite. Je m’habille en deux gestes, vêtements pratiques, toujours les mêmes ou presque. Même si, pour une fois, je porte une jupe.

— Maman, faim...

La voix de Mateo me ramène d’un coup.

— Allons manger.

Dans la cuisine, la lumière du matin entre généreusement par les grandes fenêtres qui donnent sur le jardin encore humide de rosée. Les premières teintes d’automne s’y installent doucement, et l’air frais s’engouffre dès que j’ouvre la porte pour les chiens.

L'intérieur porte les traces évidentes de notre vie : des dessins d'Irina sur la table, des crayons oubliés là où elle les a posés la veille, une pile de vaisselle propre qui attend d'être rangée. Rien n'est vraiment en désordre – mais rien n'est vraiment en ordre non plus.

Je prépare le petit-déjeuner en mode automatique : les assiettes, les fruits, les œufs, les tartines. Les chiens tournent autour de moi avec une excitation qui me ferait presque sourire – pour eux, chaque matin est une fête.

— Maman !

Irina nous rejoint, les cheveux en bataille, déjà parfaitement réveillée malgré l'heure.

— J'ai fait pipi au lit...

— Ce n'est pas grave, ma puce. Va te changer.

— Non !

« Non » : ce fameux mot que les enfants adorent. J'essaye de ne pas m'énerver. Je sais que la journée commence mal pour elle et que je vais avoir le droit à des crises ce matin. J'avais entendu parler de la phase des « terrible two », de la phase du « threenager » et de la phase du « fucking four » et je pensais que c'était fini après, mais non ! Les colères continuent à six ans ; je suis exténuée. Mateo se met à pleurer aussi pour je ne sais quelle raison et un chien a vomi sur le sol. Sérieusement, n'ai-je pas le droit un à mari qui m'aide ? Non. Le mien dort encore.

Je règle la situation, reprends le rythme. La maison s'est animée en quelques minutes – les voix, les déplacements, le bruit familial du matin. Une routine rodée, plus ou moins fonctionnelle. Et au milieu de ce chaos ordinaire, une pensée douce s'impose malgré tout : j'ai de la chance. Ces mois passés avec eux, ici au Canada, sans pression de retour immédiat, comptent énormément – même si tout n'est pas simple.

Une fois tout le monde calmé, je prends le temps de regarder Mateo qui s'applique à manger seul avec une concentration touchante, et Irina qui lui explique quelque chose avec le sérieux d'une grande personne. Ces moments-là sont réels. Importants. Même dans le chaos du matin.

Pourtant, au milieu du bruit et des demandes, je ressens ce tiraillement-là, le familier : aimer profondément ma vie... et avoir parfois envie de m'en échapper

quelques heures.

Chapitre 2

Je dépose Mateo à la garderie – une petite structure chaleureuse rue Laurier, avec des mobiles colorés aux fenêtres et des éducatrices qui connaissent déjà son prénom. Il part sans se retourner ce matin, ce qui est une victoire. Puis Irina à l'école primaire voisine, sac à dos violet presque aussi grand qu'elle. Elle m'embrasse fort, sent le shampoing fraise, et court rejoindre ses amies sans me laisser le temps de lui dire au revoir correctement.

Je remonte dans ma Mazda et prends la route vers le Novotel du centre-ville. Ottawa en octobre a quelque chose de particulier – les érables le long du canal Rideau virent au rouge et à l'orange, et à certains angles, avec le Parlement qui se découpe dans la lumière du matin, la ville est franchement belle. Je l'oublie parfois, les jours ordinaires.

Aujourd'hui, je dois être ponctuelle. Je rencontre mon nouveau directeur général. L'ancien – Benoît – a été remplacé pendant mon congé maternité. Officiellement, trop exigeant avec le personnel. Personnellement, je ne l'avais jamais vécu ainsi, mais je reconnais que je m'adapte peut-être trop facilement aux attentes des autres.

Revenir travailler m'a fait du bien – bien plus que je ne l'aurais imaginé. J'aime mes enfants profondément, mais ces huit heures par jour où j'existe autrement qu'en tant que maman me sont nécessaires. Ces huit heures où personne ne dit mon prénom avec l'urgence de quelqu'un dont le monde s'effondre. Ces huit heures où je suis Chloé – pas Maman.

J'ai commencé ici comme réceptionniste, presque par hasard, après être venue au Canada pour améliorer mon anglais et m'ouvrir d'autres horizons professionnels. Le poste en traduction que je rêvais d'obtenir n'est jamais venu. Mais j'ai évolué ici, progressivement, jusqu'à devenir responsable des ventes et des banquets. Ce n'était pas le plan. C'est devenu une voie dans laquelle je me sens utile.

Je sais que je suis bonne dans ce que je fais. Mes collègues me font confiance. Mes supérieurs apprécient mon travail. Cette reconnaissance compte – surtout quand, ailleurs, les choses sont différentes.

Et si je changeais de vie ?

La pensée surgit sans prévenir, comme elle surgit parfois. Je la regarde passer sans m'y attarder. Ce genre d'idée s'installe rarement.

J'arrive au stationnement souterrain et coupe le moteur. Quelques secondes d'immobilité, de silence. Un nouveau directeur peut tout changer – pour le meilleur comme pour le pire. Je ne sais pas encore. Mais quelque chose, dans ma poitrine, pressent une évolution. Je prends une longue inspiration et ouvre la portière.

Chapitre 3

Le Novotel Ottawa Centre est un hôtel de taille moyenne, bien situé sur la rue Nicholas, à deux pas du canal Rideau et de la Colline du Parlement. Ce n'est pas le plus luxueux de la ville, mais il a du caractère – lobby épuré dans les tons gris et blanc cassé, touches de bois chaud, et ces grandes fenêtres qui laissent entrer la lumière même en hiver. Après plusieurs années ici, j'y circule les yeux fermés.

Je préfère toujours passer par la réception avant de monter. C'est une habitude.

— Comment ça va, Chloé ? Prête à rencontrer le nouveau patron ?

Trevor est derrière le comptoir, son grand sourire en avance d'une seconde sur le reste.

Trevor fait à peu près ma taille. Il est complètement chauve, avec des traits qui ne correspondent à aucun standard particulier. Mais son charme est indéniable – il vient de son sourire constant et de cette bienveillance naturelle qu'il porte comme un uniforme, même lorsqu'il n'est pas en service. Dans son blazer bleu marine impeccable, il dégage quelque chose de rassurant, presque apaisant.

— Ça va... et toi ?

— Très bien. Je l'ai vu en photo, alors j'ai hâte !

— Curieux... ou intéressé ?

Il rit franchement.

— Les deux, évidemment.

Je souris et reprends mon chemin vers le bureau d'Amy.

Amy dirige les ressources humaines depuis plus longtemps que certains murs de cet hôtel. Elle a la soixantaine, des cheveux roux courts toujours parfaitement coiffés, et porte invariablement des tenues sobres et précises – aujourd'hui un ensemble bleu canard avec un foulard en soie. Sa voix est rauque – des années de café, de cigarettes et d'honnêteté franche – et son regard sait exactement quand quelqu'un lui raconte des histoires. Elle dit les choses sans détour, mais jamais avec méchanceté. Avec elle, je sais où j'en suis. C'est rare.

— Chloé ! Comment s'est passée la reprise ?